

Fin de l'histoire

Un vrai-faux vaudeville sentimental, incisif et original, par le prometteur Michal Walczak.

C'est un curieux texte que nous propose Michal Walczak, jeune auteur et metteur en scène polonais. Parce que tout commence avant le début de l'histoire, avant même que les personnages ne soient des personnages, avant qu'un événement vécu ou raconté vienne donner un sens à leur présence sur scène. Parce que qu'est-ce qu'une histoire, sinon un enchaînement logique construit après coup à partir d'événements survenus de manière totalement aléatoire. Or c'est l'histoire qui donne du sens, enfin un sens à cet enchaînement. Michal Walczak commence donc son texte par un prologue appelé Préhistoire. Il y a là sur scène deux, puis trois personnes attendant que cela commence. Une femme et deux hommes. Ils n'ont pas encore de noms, même si l'auteur attribue quand même les répliques aux noms qu'ils se donneront plus tard. Il ne se passe rien, et l'on sent pourtant que ce trio va faire des histoires. Un petit indice nous met la puce à l'oreille : elle portait le titre, il le lui a pris. « *Tu as des mains très délicates. Laisse l'homme porter le titre.* » Ils pleurent à tour de rôle. La femme console. Les hommes se disputent le titre. Et puis apparaît un petit lit, promesse peut-être d'un appartement à venir, mais surtout le signe majeur que c'est probablement autour et dans ce lit que va s'organiser l'histoire. Une histoire qui commence enfin, à la grande satisfaction des personnages, pressés de quitter ce prologue pirandellien. Le premier acte débute par une classique situation de couple. C'est le matin, le réveil, le lever, l'heure des premiers reproches : « *Les bactéries du tube digestif / Embaument dans ta bouche / Tu as un caca dans l'œil gauche* », et puis bien sûr la question du partage des tâches ménagères : « *Quel bordel / Arroser*

les fleurs / Sors la poubelle / Fais la vaisselle / Passe l'aspirateur / Je dois filer. » Et dès la deuxième scène arrive l'élément perturbateur, le deuxième homme, donnant des bases solides au vaudeville qui s'annonce.

Ce deuxième homme va devoir endosser le costume du copain de jeunesse, celui que l'on retrouve avec plaisir, que l'on présente à sa femme et qui va bien sûr partir avec elle. Et c'est ce qui est à la fois assez troublant et jubilatoire dans ce texte, c'est que le lecteur sait avant les personnages tout ce qui va se passer, grâce à leurs noms, qu'ils s'attribuent d'ailleurs très tardivement : nous savons, nous, dès le départ, qu'ils s'appellent Pauvre de Moi, La Chiennne et Son Nouveau Mec. Et d'emblée nous nous construisons le scénario de ce qui va advenir, au nom de tous les clichés, de toutes les histoires écrites sur ce modèle. Des histoires dans lesquelles la femme est un objet à conquérir, un enjeu de pouvoir entre les mains des hommes qui s'entendent comme larons en foire. Pauvre de Moi vend pour 10 000 son histoire et la femme qui va avec à Son Nouveau Mec. Qui la quitte à son tour, devenant lui-même un Pauvre de Moi. Et ainsi de suite, les hommes s'arrangeant entre eux et elle espérant : « *J'aimerais tant que nous vivions à trois* ». Mais son rêve échoue dans une chambre d'hôpital. Elle seule a cru à l'histoire qu'ils ont inventée. Nos deux héros n'ont plus qu'à jouer la scène de la repentance et du regret, avec l'aide de Dieu et de quelques paroles fortes : « *Quand elle se tenait sur sa chaise roulante, couverte de crachats et de morve... Je me suis senti meilleur, plus heureux... Elle est tellement vulnérable... Maintenant je l'aime pour de vrai.* » Les hommes n'en sortent pas grands.

Patrick Gay-Bellile

**PAUVRE DE MOI, LA CHIENNE
ET SON NOUVEAU MEC**
de MICHAL WALCZAK

Traduit du polonais par Sarah Cillaire et Monika Prochniewicz, L'Espace d'un Instant, 88 p., 12 €